

Chère Noory: Je pense spécialement à toi ces dernières semaines, car je suis en train de lire Platon de pieds en tête. Platon et les journaux, quel mélange! Le rocher et la poussière. Pourtant, c'est bien du rocher qu'est faite la poussière. Je me trouve maintenant en pleine République. C'est émouvant de constater ce besoin d'idéer une cité parfaite pour s'y réfugier intellectuellement, quand on est déçu de toutes les Républiques de la terre... Et le monde était encore bien simple et bien jeune au v^{ème} siècle avant J.C.! Que penserait Platon de tout ce qui s'est passé après? Saint Augustin crut un instant que Platon avait été l'élève de Jérémie, puis reconnut que la chronologie s'y opposait; mais continua à penser que, par quelque intermédiaire, la doctrine des prophètes lui avait été révélée. Ce qui est certain, c'est qu'il abhorrait la démocratie et la tyrannie. Pauvre cher philosophe! S'il vivait aujourd'hui, peut-être il n'aurait envie d'imaginer même une cité parfaite.

Je songe aussi à ton hamac. Et à toi, que je n'ai jamais entendue lire des vers. C'est une très intime satisfaction pour moi, as a poet, de penser qu'il y a, si loin d'ici, dans un pays lointain comme un rêve, une voix de femme qui lit mes vers.

Voici une autre année qui finit. Ces jours d'Advent doivent être, entre tous, la proie favorite de la nostalgie. Que 1941 nous soit propice! Après fêtes j'essayerai peut-être un nouveau traitement qui paraît digne d'attention, quoique il soit italien. Mais, je te l'avoue en voix bien basse: c'est bien plus par souci de conscience que par vrai souhait, que je désire m'évader de mon infirmité.

La petite aura cette année un tronc de cocotier pour tió?

Bon Noël!

Marius

Cher Jean: Je ne répondis ta lettre sur le coup, et voilà que bien de jours sont passés. Tu auras reçu une lettre de Mercedes en Polonais, et quelques mots qu'on t'envoya de Mas Blanc il y a peu de jours. Mas Blanc c'est un petit domaine de Maria Planes, à 4 kms. d'ici, que son père acheta pour y passer les dernières années de sa vie, quand ils revinrent des sanatoriums de Leysin, dans la canton de Vaud. C'est une grande bâtisse du XVII^{ème} siècle, solide et sobre, sans aucune prétention de vanité, mais bien faite pour contenir ~~un~~ esprit comme celui de Maria:

Tan amplament que no el té presoner...

La façade s'ouvre sur une grande era défrichée dans le bois, et flanquée d'une part par la maison des colons —où il y a une horloge de soleil avec l'inscription: Nisi signo serenae—; et de l'autre par une pérgola de glycines. La façade de midi est faite de deux étages de portiques construits modernement. Ces portiques se penchent sur un délicieux petit jardin en pente, fait de lauriers en obelisc, escaliers pleins de lierre, larges terrasses. Il y avait un massif de salvia qui gardai-

ent leur écarlate radieux malgré le Novembre qui finissait. Tout près d'elles, les premières violettes de l'année. Ce jardin est ceint par le bois, qui le sépare des terrains de culture. Le passage du jardin au bois se fait insensiblement. Il y a des pins entre les roses, des lys sous les chênes-verts. Les arbres sont grands et le gazon a cette douceur que le temps généreux donne aux gazons comme aux vins.

La salle à manger est au rez-de-chaussée, et elle est prolongée par une llar des plus séduisantes. La maison n'a pas d'électricité. Comme le jour tombait, autour du bon feu de pin, Maria et Espérance lirent Mireille pour nous. On commença presque pour rire — on ne savait plus finir. C'était émouvant le contraste des deux voix: fraîche et suivie, un peu distantes, celle d'Espérance, faisait songer à un ruisseau caché et joyeux, à des draps de lin très frais une nuit d'été. Celle de Marie était grave et passionnée comme un violoncelle. Lorsque les filles chantent la chanson de Magali, Mercédès intervint et ce fut son tour de la chanter d'une façon qu'aurait charmé les syrènes. Une soirée exquise.

Je trouve dans ta lettre quelque chose qui me fait croire que le climat des vos Antilles n'est pas si pestifère. C'est qu'il t'a appris à aimer davantage les sciences positives. Je m'en réjouis quoique le climat de Puig d'Olena semble avoir des effets tout à fait contraires. Si nous continuons à évoluer comme ça, peut-être nous arriverons chacun aux ex-opinions de l'autre, et ce sera très bien pour nos querelles.

18-XII. — Tu as raison: c'est difficile à dire, si cette époque à nous est bonne ou mauvaise; mais qu'elle est certainement grandiose. Je voulais dire simplement qu'elle n'est pas très

bonne pour nous; et encore nous n'en savons rien! Il y a bien des semaines que je rêve le poème suivant: Comme, dans ~~les~~ autres siècles, des monstres énigmatiques étaient à l'affût dans les chemins et, guettant les pèlerins, ils leur posaient des énigmes qu'il fallait deviner ou périr, d'autres monstres voraces, mais invisibles, nous guettent dans le chemin que suivent nos esprits, cachés ^{derrière} ~~derrière~~ le sens de chaque mot. Parfois, ils sautent devant nous et nous posent leur énigme. Le voyageur qui n'en est pas capable, ne peut pas suivre son chemin — il s'y égare, il est perdu —. Et le poème finirait abruptement: ...Et moi, je ne sais pas ce que tu veux dire, Éternité!

On peut s'efforcer à penser sub specie aeternitatis, et c'est bien le meilleur remède à tant de soucis présents. J'aime à prendre, à l'occasion, un journal d'il y a quelques mois. La sensation de frivolité que procure ^{la révision} ~~le repas~~ d'une actualité fanée, est reconfortante. Mais on ne peut pas vivre seulement pour l'éternité; il faut marcher au jour le jour... Et il y a de jours si mornes.

Tu sembles craindre le jour où le souci immédiat de vivre ne te distraira plus de tes songes. Peut-être c'est à craindre, je n'en suis pas sûr. On a d'autres évasions plus satisfaisantes. Certes, j'expérimente bien des fois cette sensation de vide dont tu parles, et ce qui est curieux, cette sensation coexiste parfois avec une autre, très nette, de trop plein. Le remaniement spirituel de ces derniers temps me laisse quelques fois dans des postures très comiques. Je me sens à des moments comme un enfant qui commence à s'émerveiller de la bonté ~~de~~ d'un homme, comme si je ne me connaissais plus avec une expérience vitale valide. Autrefois, je me sens si désabusé... Enfin, ce n'est pas la peine d'en parler.

Le "jardin de Mercédès" n'est pas une entelechie. Il existe, à Gêrons, derrière l'abside de la cathédrale et penché sur la vallée de St. Daniel. Mais je ne le connais plus que toi, hélas!

Je crois t'avoir donné l'adresse de ceux de Montpellier, mais je répète: 25, Grand'Rue, 2^{ème}. La situation dans la France non-occupée semble être rassurante. Ce qui est plus tragique, dans cette conflagration, c'est que ce qui pour nous doit compter avant toute chose, la liberté, le bonheur de notre pays, n'a en réalité aucun intérêt pour n'importe lequel des belligérants. Il s'agit d'une lutte pour l'hégémonie européenne —pour le moment—. C'est à chacun de décider s'il préfère une hégémonie A. ou B., même s'il n'aime pas être sujet à des hégémonies.

J'ajoute une photo, très mauvaise, mais j'espère qu'elle vous fera plaisir.

Je vais te parler de tes commentaires à mes poèmes, et je suivrai ton même plan:

Mort et Transfiguration: Non, je n'ai pas feuilleté aucune édition de l'Encyclopédie. Tu notais, un jour, que tu avais —jusqu' alors— pensé peu à la mort. Je t'avoue que j'en fus surpris. J'y ai peut-être trop pensé, parfois avec horreur, parfois avec espoir, comme la plupart. Pourtant, c'est à peine si la forme Mort me vient à l'esprit, isolée de moi-même, vivante en elle-même —comme dans La Mort, un matin d'avril—. Tu as bon flair; tout le poème est fait après le vers des hirondelles vivantes. J'aimerais réduire à quatorze vers ce poème, pour en faire un sonnet. Je suis aussi mécontent du 8^{ème} vers d'Arbor Mortis. Quand au 1^{er} quatrain je n'arrive à le considérer innécessaire. Il pose l'idée d'un Arbor Vitae, sorte de fonds non développé pour l'autre, qui ne me déplaît pas.

Quant à tes observations sur Ceci-c'est la joie, c'est vrai que le dernier vers est le meilleur, celui qui se présente d'abord à mon esprit, mais je ne crois pas que la suite des trois idées: joie, paix, mort, soit inadéquatement marquée. Pourtant, J'aimerais savoir réduire à deux vers le deuxième quatrain. D'ailleurs, c'est un poème plus d'introspection que thématique.

Dieu et la prière: Tu marquais un jour la différence entre nos deux âmes, à ce sujet, par la différence entre Amour et Confiance. C'est exact. Ce n'est peut-être pas exactement la sorte de confiance qu'on a —ou qu'on n'a pas— en un Père, mais c'est bien de la confiance.

Tu as saisi très bien le genre de beauté, un peu aduste, que je voulais pour ces poèmes. Et me suis très certainement posé bien de fois cette question que tu me prêtes: Est-elle possible la prière? Ou pour mieux dire: A-t'on le droit de prier? Ou encore: à quoi sert tout cela?

Il y a bien de mois, je soulignai ces mots d'Emerson:

"La prière c'est la contemplation des faits de la vie du plus haut possible des points de vue." "Mais prière comme moyen pour un but déterminé... suppose dualisme, non pas unité, dans la Nature et la conscience. Sitôt l'homme est un avec Dieu, ne peut pas rien demander."

Même si on n'est plus panthéiste comme Emerson, cet "être un avec Dieu", cette solidarité avec l'univers, garde une valeur troublante.

Couloirs intérieurs: Croiras-tu que je me sens un peu adonné à des lectures de Psychiatrie ces derniers temps? J'espère que mes vers ne me trahiront point. Je regrette n'avoir de conditions

personnelles pour me dédier à la pratique psychiatrique, et jamais je quitte le sanatorium. Je suis très content de voir que tu as relievé le poème avec l'âme de Texeira; je l'aime assez.

Soir et printemps: Moi aussi, je me ressens faible dans cette corde. Comme toi, je préfère Février et Abendlied aux nouveaux de la série. Je tâcherai de me rattrapper en 1941.

Amour de Mahalta: Tes craintes nous ont bien amusé! Sois tranquille, ce n'est qu'un amour de luenh. Si tu as reçu une lettre de Mercédès, ta tête doit avoir tourné, à ce sujet. C'est que Mahalta est la fille du Sicilien Robert Guiscard, qui se maria à Ramon Berenguer (ou Berenguer Ramon?, je ne le saurai jamais) II, ou Cap d'Estopes, et dont le tombeau est dans le cloître de la cathédrale de Gérone. Je me suis enamouré d'un nom. Un amour de pierre et musique, qui commence à me lasser. Ma dernière chanson était vraiment très fade. Désormais, je ne lui ferai que des couplets:

Je suis celle Mahalta-là
 qui peigne un tête-d'estoupes,
 j'ai une pigue à la joue
 et un cousin qui est roi de coupes...

Poèmes restants: Rien à dire. Tout à fait d'accord. J'ai fait quelques traductions, que j'ai encore en quarantaine. Et au verso tu trouveras mes derniers vers.
 Bon Noël et 1940. Bien à vous,

Marius

Maria Flanes me charge de te saluer de sa part. As-tu reçu la lettre de Mercédès? Elle est toujours francophobe, et n'écrit pas en français.